

Alors on se mit à causer du mauvais temps. Il se plaignait du retard dans les coupes, du chômage des scieries, à cause de la quantité d'eau gelée qui restait dans la montagne, au lieu de descendre; il prévoyait un grand débordement et peut-être même des inondations à la fonte des neiges.

Moi je l'écoutais, songeant toujours à la manière d'entamer mon chapitre.

À la fin, comme il disait que l'existence était bien ennuyeuse au village pendant l'hiver, je pensai : — Voilà le bon moment ! — et je lui dis :

— Ah ! tu as bien raison !... Quelle existence... Quelle existence !... Surtout quand ça doit durer des trente, quarante et cinquante ans... Quel ennui !... À la longue, on est comme des mécaniques qui font toujours les mêmes choses sans penser à rien. Ce que je ne comprends pas, George, c'est qu'un garçon comme toi, riche, instruit, tu viennes t'enterrer aux Chaumes. Je ne te cache pas qu'en te voyant au collège couvert de toutes ces couronnes, jamais je ne me serais figuré que tu finirais par être un simple marchand de bois, qui se promènerait en blouse, dans la boue, dans la neige, à la pluie et au vent, comme le Savoyard Martin et tous les malheureux roulants de cette espèce. Non ! ça ne me serait jamais entré dans l'esprit. Moi, George, je te voyais déjà d'avance dans une grande ville, en train de faire des études de droit ou de médecine, de mathématiques ou d'histoire naturelle; d'écouter d'illustres professeurs, et puis après cela de te distinguer dans une carrière vraiment scientifique. Je croyais déjà lire le nom de George Rantzau dans des écrits savants, et même dans les gazettes. Voilà ce que je pensais ! Ça me paraissait très-naturel d'avoir cette idée, car tous les professeurs reconnaissent les heureuses dispositions que la nature a mises en toi; ces germes utiles qu'il faut cultiver pour les voir fructifier, que tant d'autres voudraient avoir, et qui dépérissent faute de culture, dans un pays comme le nôtre, où l'on entend que les raisons vulgaires et les grossiers propos des naturels du pays.

Je m'animais moi-même, arrangeant avec art ce que M. Jacques m'avait dit; lui, m'écoutait en me regardant de côté, son grand nez incliné, sans cligner de l'œil. Ma femme, tout en ayant l'air de suivre sa couture, tremblait comme une feuille; Juliette, seule, qui ne se doutait de rien, m'observait, ouvrant de grands yeux étonnés, car d'habitude je n'aime pas à parler longuement, j'aime bien mieux écouter les autres.

George, sans rien dire, avait fini par se lever et se promenait dans la chambre, en crachant à droite et à gauche, et tirant d'énormes bouffées de sa pipe, comme si mon discours avait produit sur lui de l'impression.

Pendant plus d'une bonne demi-heure, je ne fis que m'exalter et m'attendrir, lui peignant le beau sort des jeunes gens qui continuent leurs études; la vie brillante qu'ils mènent au sein de la civilisation; le grand opéra, les théâtres, les musées, les bibliothèques, les magnifiques collections du Jardin des Plantes, enfin tout ce que je me représentais d'après les descriptions que j'en avais lues; tout ce que je me serais souhaité d'avance, si j'avais eu le bonheur de naître dans une position élevée; tout ce qui me faisait soupirer depuis tant d'années, en pensant que j'en serais privé jusqu'à la fin de mes jours.

Je croyais l'avoir touché, lorsqu'il se rassit tranquillement et me dit :

— Oui, mon-sieur Florence, c'est très-bien; voilà ce que vous souhaitez pour vous; mais moi je souhaite autre chose.

— Qu'est-ce que tu souhaites donc ?

— Je souhaite de rester aux Chaumes; et comme j'y suis, proprement parler, je ne souhaite rien du tout.

— Mais, mon cher George, lui dis-je, songe donc à tous les désagréments du commerce de bois, depuis l'arrivée de ce M. Lebel; songe donc qu'àuprès de lui, malgré tes moyens et ta fortune, tu n'as l'air de rien ! Voilà ce qui me chagrine le plus. Dans deux ou trois ans, en continuant tes études à Naney, tu reviendrais avec le même grade que lui, tu pourrais lui répondre; au lieu que de cette façon tu courbes le dos; c'est lui qui fait les procès verbaux et c'est toi qui les payes; c'est lui qui donne des ordres et c'est toi qui obéis.

Il était devenu tout pâle, ses joues frémissaient.

— Monsieur Florence, me dit-il brusquement, parlons d'autre chose; je n'aime pas entendre parler de cet homme.

— Alors, lui dis-je, presque intimidé par son coup d'œil, tu ne veux pas écouter ton vieux maître d'école, qui ne parle que pour ton bien; Tu veux rester dans ce pays, où tes belles qualités, tes heureuses dispositions...

— Oui, dit-il en m'interrompant d'un ton dur, je reste !

Et ce mot " je reste ! " ne souffrait aucune réponse; c'était la voix du père Jacques dans ses moments de colère. Ma femme me regardant en dessous, en tirant le fil au hasard, et je voyais dans son regard une grande prière de ne pas continuer; aussi, croyant avoir accompli mon devoir, je dis seulement :

— C'est pour ton bien, George, que je parlais; mais puisque tu ne veux plus rien entendre, il ne faut pas m'en vouloir.

Lui, penché sur sa chaise, regardait dans la cheminée, les yeux fixes. Et tout à coup, comme on se taisait, il se tourna de mon côté et me dit d'un ton de bonne humeur :

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

À ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.